

Informations

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **81 (1936)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

INFORMATIONS

Une suggestion : l'insigne de « bon skieur ». — Le chargement du fantassin.

Une suggestion : l'insigne de « bon skieur » !

Nous recevons d'un lecteur les lignes qui suivent, auxquelles nous souscrivons entièrement. (Réd.)

L'amour des décorations honorifiques n'est pas un travers de caractère que l'on puisse reprocher à notre armée de milices, mais, pour battre sous un uniforme dépourvu de rubans multicolores, le cœur de nos hommes n'en est pas moins bien accroché.

D'autre part le fait de réserver le port des quelques distinctions que nous possédons tout de même aux sous-officiers et à la troupe est une mesure certainement judicieuse. Il n'en demeure pas moins que les porteurs de modestes insignes tels que cordon et galon de bon tireur, de bon pointeur, ancre de pontonnier en sont singulièrement fiers et que le désir de les obtenir est toujours un élément précieux pour l'esprit de la troupe. D'autant plus précieux même que les chefs appliquent entièrement et avec un certain sens du décorum les prescriptions officielles relatives à la remise solennelle de ces distinctions.

Ceci rappelé, et alors que dans toutes les divisions on organise des cours spéciaux et des concours de ski, alors que ceux qui sont amenés à désigner les participants à ces joutes sportives constatent quelle magnifique émulation anime tous ceux qui voudraient y figurer, on se demande si le moment ne serait pas venu d'introduire dans notre armée un *insigne de bon skieur*.

Son attribution pourrait être dépendante de certaines conditions faciles à déterminer par les officiers de ski des divisions, et récompenser par exemple les mieux classés d'un concours, de caractère essentiellement *militaire*, organisé à l'issue des cours de répétition à ski, sur un modèle semblable à celui des épreuves imposées, par exemple, pour l'obtention de l'ancre d'or des pontonniers.

Il ne semble pas que les conséquences budgétaires d'une telle décision puissent être bien lourdes.

Puisqu'on peut dispenser d'une notable part de leurs frais d'entretien les participants aux *cours volontaires pour skieurs*,

ce même poste du budget pourrait faire la dépense des quelques broderies d'or nécessaires à la confection d'insignes dont leurs détenteurs seraient singulièrement fiers. Le désir d'obtenir cette distinction pourrait aider, dans une mesure sensible, aux efforts faits par notre haut commandement pour doter nos troupes des spécialistes du service en montagne, dont nous avons absolument besoin, et qu'un peuple tel que le nôtre se doit de posséder.

Capitaine SCHENK.

Le chargement du fantassin.

Dans la *Deutsche Wehr*, Frontkritikus, dont les critiques sont toujours marquées au coin du bon sens, part en guerre contre tous ceux qui demandent quelque chose « en principe ». Il est parfait, dit-il, qu'en principe on demande que le tirailleur ait les mains libres au combat et qu'il ne soit pas excédé par le poids de caisses de munitions ou autres hardes. Et cependant n'a-t-on pas vu à la dernière guerre, et on le verra encore à l'avenir, des groupes entiers d'hommes traîner les munitions nécessaires à leurs mitrailleuses. C'est que tout peut dépendre en dernier ressort du maintien de l'efficacité du feu d'une seule mitrailleuse aux instants critiques de la bataille. « Il ne serait point venu à l'idée d'un seul tirailleur à la guerre de continuer de faire feu même sur des buts rémunérateurs quand, de la position de mitrailleuses, l'on criait : « Des munitions ! De l'eau ! » ; on savait trop ce que cela voulait dire, si une mitrailleuse arrêtait son tir..., et d'eux-mêmes les tirailleurs saisissaient les caisses de munitions quand la mitrailleuse se portait en avant ; aussi bien inculque-t-on, dès le temps de paix, aux soldats qu'ils doivent aider leurs camarades des compagnies de mitrailleuses partout où il le faut et surtout quand l'effectif des mitrailleurs a fléchi... Au cours d'un combat, un homme a été félicité parce qu'il avait jeté son fusil pour venir aider le groupe de mitrailleuses qui allait changer de position, et c'était bien contre « tout principe ».

Toutefois, dit Frontkritikus, il faut « en principe » que l'homme soit au combat aussi peu chargé et gêné que possible et il examine la question du chargement du fantassin, cette question du havresac du fantassin, qui, depuis l'ère des guerres de délivrance, n'a pas encore perdu sa forme rigide. Est-ce sage ? Est-ce conforme au développement de la bataille moderne ? Faut-il laisser les choses en l'état, comme on le fait en Allemagne, où l'on peut voir le petit boy-scout le « Pimpf », comme on l'appelle outre-Rhin, ployé sous son havresac qui l'écrase ?

A vrai dire, le havresac est apparu dès le début de la dernière guerre, comme un meuble très périmé et, dès les premiers mois

de la guerre, on a enlevé à la troupe son havresac pour le charger sur des voitures, en prévision des actions de combat envisagées. Il n'en a pas été d'ailleurs autrement dans l'armée française et quiconque se rappelle les premiers combats d'août et de septembre 1914, sans oublier la malencontreuse retraite des armées françaises sur la Marne, a toujours le souvenir de ces havresacs égarés un peu partout, jetés au hasard de la fatigue, qui dans un buisson, qui dans le fossé, qui sur la route elle-même qu'on suivait. Celui qui, un beau jour, affirmait que la retraite de l'armée française pouvait être facilement déterminée, sans secours d'une reconnaissance de la part des Allemands, et rien que par les objets et les débris qui jonchaient les routes de repli, n'a fait que dire la vérité. Et chose curieuse, sept ans plus tard, quand nous débarquions au Maroc, venant de France, pour participer aux opérations contre Abd-el-Krim, nous avons encore vu les méfaits du même havresac qui écrasait nos hommes sous un soleil de plomb. Sans voitures au débarquement à Casablanca, nous avons mis cinq heures pour gagner notre cantonnement éloigné de huit kilomètres. Que les progrès sont lents à venir !

Mais, comme le dit Frontkrikikus, l'habitude est prise et, à l'ère du moteur, le fantassin ne portera plus son sac et il ne le reverra que de temps en temps, mais alors il faut régler cette question dès le temps de paix, d'autant plus que la disparition du havresac a eu pour conséquence inéluctable : le gonflement inusité des musettes et des poches de l'homme.

Comment la régler au mieux des intérêts de la troupe ? L'auteur se demande tout d'abord si le havresac est pratique. Que non ! répond-il, et, s'il était réellement pratique, comment se fait-il donc qu'il n'y ait que le soldat qui le porte ? Voyez le chasseur ; voyez le touriste ; il ne leur viendrait point à l'idée de placer leur petit bagage dans un havresac. Mais, dans l'armée, le havresac fait bien ; on peut en faire un paquetage ajusté, manteau bien roulé, ustensiles de campement bien arrimés, et cela, à l'époque des cuisines roulantes. Mais est-ce bien compatible avec les nécessités de la guerre moderne où la mobilité est un facteur qui croît toujours en importance et faut-il qu'un vieux souvenir du drill ait encore subsisté à l'époque où toute l'instruction à donner au soldat ne doit plus être faite dans la cour de la caserne, mais sur tous terrains, sur les terrains les plus variés et loin des quartiers.

Certes, le sac tyrolien, comme on le porte généralement de nos jours, est bien plus avantageux et les troupes de montagne se réjouissent d'en être dotées. Il s'agit, bien entendu, du gros bagage du soldat, gros bagage dont il n'a besoin qu'exceptionnellement et notamment à l'occasion des périodes de repos qui lui sont oc-

troyées. Mais alors, se pose la question du paquetage de combat, comme on l'appelle généralement. C'est ce paquetage qu'il importe de définir rigoureusement et cela dès le temps de paix, pour que le fantassin soit habitué à travailler, à évoluer et à bivouaquer avec lui. Que devrait contenir ce paquetage et comment l'arrimer ? car, au fond, toute la question, qui est d'importance, est là.

La capote ? C'est bien le vêtement qui donne à cette occasion le plus de soucis. Pour s'en tirer du mieux possible, dit Frontkrikus, on prescrivit au début, à la troupe, de la porter en sautoir ; ultérieurement, on l'arrima autour de l'ustensile de campement et l'on prescrivit au fantassin de la porter sur le dos ; finalement, on la laissa tomber... C'est que la toile de tente apparut bien plus importante à emmener avec soi au combat, d'autant plus qu'elle se laisse bien plus facilement emporter.

Toutefois, dit Frontkrikus, il apparaît qu'une des meilleures solutions en la matière serait de doter le fantassin d'un petit sac tyrolien, qui contiendrait le paquetage de combat. Au cas où le petit sac tyrolien ne serait pas utilisé, il trouverait tout naturellement sa place dans le grand sac tyrolien individuel, qui comprend le gros bagage de l'homme. Tout l'avantage de ce petit sac tyrolien, qui, au fond, serait le deuxième sac individuel de la tenue de campagne, c'est qu'il n'est pas gênant et que, sous un volume restreint, il est encore susceptible de contenir pas mal de choses.

Dans le cas de l'adoption de ce petit sac tyrolien, à côté du gros sac, qui demeurerait la base de l'équipement de mobilisation, il faudrait procéder à la suppression de la musette individuelle, le contenu normal de celle-ci trouvant son lotissement dans une poche extérieure du petit sac tyrolien ; la musette individuelle, attachée au ceinturon, s'enfle toujours démesurément, car, à côté de la ration de vivres de réserve, l'homme y glisse tout un tas de choses, dont il ne veut point se priver ; elle est alors très gênante, tire trop sur le ceinturon, tandis que le petit sac tyrolien repose sur les épaules. Dans ces conditions, le petit sac tyrolien, qui, de dimensions relativement réduites, est plus pratique, comporte le chargement suivant : la toile de tente, une paire de chaussettes, un tricot ou chandail chaud en remplacement de la capote et les quelques menus accessoires dont l'homme ne tient pas à se démunir, le cas échéant, les quelques cartouches de complément dont l'emport sera prescrit.

Ainsi conclut Frontkrikus, on aurait peut-être réalisé une discrimination précise entre gros paquetage et paquetage de combat du fantassin. (*« France Militaire. »*)
